

# Premier hiver à Paris

Đặng Đình Cung

Un petit *nhà quê* tonkinois ne peut se contenter de dire simplement merci à l'ascenseur social de la République Française une fois devenu ingénieur avec un revenu plus que confortable. Je pourrais passer des soirées entières à vous parler des nombreux bienfaiteurs qui m'ont aidé pendant et après mes études. Je me contenterai de vous raconter une seule histoire. Celle qui m'est venue à l'esprit en ce moment même où je tapote sur le clavier de mon ordinateur.

C'était pendant les fêtes de fin d'année, en 1964. J'étais pensionnaire au Lycée Saint-Louis depuis la fin septembre. Nous devons quitter la pension pendant les congés scolaires pour que le lycée puisse accueillir des élèves étrangers en visite à Paris. Les élèves français rentraient chez eux, de même que les Magrébins qui en avaient les moyens. Les autres devaient se débrouiller comme ils le pouvaient.

J'ai trouvé, rue Cassette, une chambre avec un grand lit que je devais partager avec un compatriote également taupin à Saint-Louis. C'était un vieil hôtel tenu par des religieux qui, je pense, étaient d'anciens missionnaires catholiques en Extrême-Orient. L'hôtel était la propriété du Centre France-Asie, une association Loi 1901. Je me rappelle encore que le président de l'association était le Père Recoux. Son nom faisait éclater de rire tous les Vietnamiens malgré tout le respect que ceux-ci lui portaient. Ce fut mon premier hiver en France. J'avais froid. Je ne sortais de l'hôtel que pour aller prendre mes repas au restaurant universitaire. Le reste du temps, je le passais au lit à rattraper le sommeil et les retards scolaires du trimestre passé.

Étant donné ma petite mention au baccalauréat, je n'avais droit qu'à la moitié d'une bourse d'études. On m'avait déjà versé le premier trimestre dès mon arrivée en France. Je n'avais pas l'habitude de gérer un budget. Avec la somme qu'on m'avait octroyée, j'avais déjà réglé le premier terme de ma pension à Saint-Louis et acheté les quelques vêtements d'hiver qui me faisaient défaut. Lorsque Saint-Louis rouvrit ses portes à ses occupants réguliers, je passai à la caisse de l'hôtel de la rue Cassette. Quelle ne fut ma stupeur! Je ne pouvais pas, avec ce qui me restait, régler tout mon séjour. Il manquait le prix d'une nuit! La gérante voulut bien me faire crédit jusqu'au prochain versement de ma bourse. Ce fut bien entendu mon premier paiement dès que je reçus mon argent.

Le temps passe. Je montais rapidement en grade. Le salaire évoluait en conséquence. Vers 1980, je reçus une circulaire du Centre France-Asie me demandant un don pour ses œuvres. Je suis sûr qu'il n'y avait aucune relation entre cette quête et l'aide que cette association m'avait apportée autrefois. J'ai dû avoir laissé mon adresse à une organisation religieuse quand j'ai participé à l'installation des réfugiés indochinois. Par la suite, comme mon nom figurait sur une liste, on m'a démarché. J'ai répondu en envoyant un chèque équivalent à une nuit d'hôtel, celle dont on m'avait fait crédit. Depuis, j'ai pris l'habitude de leur faire le même don chaque année aux environs de Noël.

Un jour, j'ai fait part de mon habitude à un ancien condisciple. "Si tes calotins t'ont prêté le montant d'une nuit d'hôtel et que tu leur rembourses tous les ans la même somme en francs constants c'est qu'ils sont de sacrés capitalistes. Un banquier de la City n'aurait jamais osé rêver d'un tel placement". Fine allusion à ma période trotskiste de chez Mao. En fait, le calcul du rendement financier est plus compliqué car, pour me remercier, "mes calotins" m'envoient chaque année une invitation pour deux personnes à un concert donné par les bénéficiaires de leurs bourses. La prestation est toujours de fort bonne facture professionnelle. J'ai souvent l'impression que "mes calotins" souhaitent me faire comprendre qu'on reçoit toujours plus que ce qu'on a donné.

**Đặng Đình Cung** (promo 1964)